

LAURE ARBOGAST

SHADOW



Playlist

- *Complete Control*, The Clash
- *Teenage Lobotomy*, The Ramones
- *Anarchy in the UK*, the Sex Pistols
- *Hate and War*, The Clash
- *I'm Not Down*, The Clash
- *God Save The Queen*, The Sex Pistols
- *Deny*, The Clash
- *Cheat*, The Clash
- *London Calling*, The Clash
- *Killing In The Name*, Rage Against The Machine
- *Garageland*, The Clash
- *Come As You Are*, Nirvana
- *Police & Thieves*, The Clash
- *Train in Vain (Stand by Me)*, The Clash
- *I Fought the Law*, The Clash
- *God Save The Queen*, The Sex Pistols

Tu peux écouter cette bande-son sur YouTube Music :

<https://bit.ly/playlistshadow>

ou en flashant directement ce QR code :



« We're caught within the crossfire of Heaven and Hell and we're searching for shelter. »

« Nous sommes sous les feux croisés du Paradis et de l'Enfer et nous cherchons asile. »

— BRANDON FLOWERS, CROSSFIRE

Prologue



Lorsque tu liras ces lignes, jamais plus nous ne serons tous les deux. Je t'en prie, ne sois pas triste. Je serai toujours là tant que tu te souviendras de moi. Sache que je ne regrette rien. Mon cœur cessera de battre mais jamais de t'aimer. Je veux croire que, quelque part, l'éternité existe.

Je vais te dire un secret : je n'ai jamais vécu avant de te rencontrer. J'espère qu'un jour tu pourras me pardonner de t'avoir caché ce que je vais te révéler. Mais au moment où nos destins se sont croisés, le mien était déjà scellé.

Cette vérité que tu voulais tant connaître, la voici. Ange ou démon, je te laisse le soin de décider...

Partie Un

QUELQUES MOIS PLUS TÔT...

Playlist : *Complete Control*, The Clash

« Ah ! Misère ! C'est Zeus, c'est le fils de Cronos, qui me trouble l'esprit. »

— HOMÈRE, L'ODYSSÉE, CHANT XXI

CHAPITRE 1

Alice

SEPTEMBRE, MARDI

Je suis perdue... réalisé-je en reconnaissant l'endroit où je me trouvais il y a dix minutes. L'ancien monastère qui abrite ma nouvelle école est un vrai labyrinthe et je n'ai pas croisé âme qui vive depuis que je suis entrée dans le bâtiment principal...

Perplexe, je décide d'emprunter cette fois le couloir de gauche. Les semelles de mes baskets crissent sur le sol poli, troublant le silence. Du bout des doigts, j'effleure les murs froids et lisses. J'arrive devant une porte massive barrée de la pancarte « accès interdit ». *Raté, Alice. Essaie encore !* Je rebrousse chemin.

Au moment où je vais appeler ma cousine Chloé pour lui demander de l'aide, je me souviens que les cours ont commencé hier pour les étudiants de première année dont elle fait partie.

Tendue, je poursuis mon errance dans le dédale des couloirs peu éclairés, sans parvenir davantage à déchiffrer le plan que Chloé a griffonné hier soir au dos de mon dossier d'inscription.

Soudain, une ombre noire me heurte et me projette en arrière. Toutes mes feuilles s'envolent. J'étouffe un cri et je me retrouve sur les dalles de pierre.

— Vous ne pouvez pas faire attention ? lâche une voix masculine plutôt jeune et peu amène.

Un peu étourdie, je lève les yeux mais dans la pénombre, je distingue mal le visage de mon interlocuteur.

— Désolée ! Je ne t'avais pas vu.

C'est étrange... Il a surgi de nulle part !

Je me relève à la hâte. Sans un mot, le jeune homme fait un bond en arrière et croise les bras avec hostilité. La lumière verte qui signale l'issue de secours me permet de voir qu'il est très grand, très mince, vêtu de sombre et, je dois l'avouer, vraiment séduisant. Son visage est pâle, dissimulé derrière des mèches de cheveux dont une semble décolorée.

— Tu pourrais me dire où est le secrétariat ? interrogé-je.

Il émet un claquement de langue désapprouvateur :

— Vous pensez que *moi*, je devrais vous aider ? rétorque-t-il d'un ton glacial. Investissez plutôt dans un GPS ou un sens de l'orientation.

Quelle amabilité... Sidérée, je m'empresse de ramasser mon dossier éparpillé sur les dalles de pierre. *Et pourquoi est-ce qu'il me vouvoie ?* me demandé-je, perplexe.

— Indique-moi au moins la direction, s'il te plaît...

L'inconnu paraît surpris et irrité de mon insistance.

— Porte rouge, au fond du couloir, dernier étage, finit-il par répondre. À présent, oubliez-moi.

En plus d'être malpoli, il est aussi arrogant... Je réprime mon envie de le lui faire remarquer – inutile de me faire des ennemis dès mon premier jour. J'affiche un sourire forcé :

— Merci...

... *abruti*.

— Pas de quoi, lance-t-il avant de tourner les talons.

J'ai l'impression qu'il se moque de moi. Et c'est très désagréable... J'espère qu'on ne sera pas dans la même classe !

Je me hâte vers le secrétariat. Pourquoi n'est-il pas situé au rez-de-chaussée, comme dans les établissements classiques ? Je ne tarde pas à trouver la porte rouge en question. Je frappe et j'entre d'un pas décidé.

— Retiens la porte ! hurle quelqu'un.

Aussitôt, une bourrasque de vent et de pluie m'assaille. Je me protège le visage. La lourde porte métallique claque derrière moi.

— *Non !*

Trop tard... Le garçon qui a surgi donne un coup de pied rageur dans le battant qui s'est refermé.

— Mais où est le secrétariat ? m'étonné-je.

— De toute évidence, pas ici ! grommelle-t-il.

Je plisse les paupières : nous nous trouvons sur une terrasse dallée, au-dessus du jardin de l'ancien cloître... pris au piège ! Mon compagnon d'infortune, une capuche enfoncée jusqu'aux yeux, ruisselle.

— Moi, c'est Nathan, précise-t-il. Deuxième année.

— Et moi, Alice. Je suis nouvelle, mais en deuxième année aussi. Comment tu es arrivé ici, toi ?

Le jeune homme hausse les épaules :

— Je n'en ai pas la moindre idée... Mon dernier souvenir, c'est qu'on était en train d'en griller une sur le parking.

— On ?

De l'index, il désigne un autre garçon qui nous tourne le dos. Il est au téléphone.

— Mais bien sûr... Vous avez été ensorcelés ! me moqué-je.

— On est sauvés, dit l'ami de Nathan en se dirigeant vers nous. Clément s'habille et il arrive !

Mon rire s'étrangle dans ma gorge. Des traits fins ; des yeux d'un bleu très clair ; à l'oreille droite, un anneau d'argent d'où pend une croix... Aucun doute : je connais ce jeune homme. Et il est encore plus séduisant que dans mes souvenirs...

Le cœur battant, je baisse la tête. Aucune chance qu'il me reconnaisse...

— Salut ! lance-t-il d'un ton enjoué.

Je bredouille un « bonjour » et je lui jette un regard oblique. Ses cheveux châtain clair, passés au gel, ressemblent à des piquants de hérisson. Malgré la pluie, ils n'ont subi aucun dommage. Son style vestimentaire, T-shirt noir, jean bleu pâle qui lui tombe sur les hanches et chaussures de skate, n'a pas changé.

— Tu m'as oublié ? sourit-il. Je suis déçu.

— Vous vous connaissez ? s'étonne Nathan.

— On était dans la même classe au lycée, explique-t-il. Mais ma présence n'a pas dû la marquer beaucoup... Allez, un petit effort ! Comment je m'appelle ?

— Hugo, dis-je en rougissant.

— Mon ego a failli en prendre un coup ! Et toi Lucie, c'est bien ça ?

— Alice, dis-je d'un ton détaché pour tenter de cacher ma déception.

Il se met à rire, d'un rire mélodieux que je n'ai pas oublié.

— Je te fais marcher, Alice DeLucca.

Entendre mon nom de famille dans la bouche d'Hugo me trouble. Je ne l'ai jamais revu depuis la terminale. Ce jour-là, j'étais certaine que nos chemins ne se croiseraient plus jamais...

C'est peut-être un signe du destin, pensé-je en réprimant un sourire.

Vingt minutes plus tard, je suis trempée jusqu'aux os et frigorifiée. La terrasse n'offre aucun refuge contre la morsure du vent.

La porte métallique s'ouvre soudain à la volée. Un garçon plutôt petit, sourcils broussailleux, piercing à l'arcade sourcilière, vient d'apparaître sur le seuil. Sur son T-shirt grimacent des masques effrayants. Nous nous précipitons tous à l'abri.

— Clem, tu as pris tout ton temps... grommelle Nathan. Espèce d'égoïste !

— Mais je dormais, moi !

Le nouveau venu secoue ses longues dreadlocks d'un coup de tête. Un sourire narquois aux lèvres, Hugo se tourne vers moi.

— On est colocs, m'explique-t-il. Clem a une fâcheuse tendance à s'endormir n'importe où. « Les paradis artificiels »...

— Vous vous retrouvez enfermés sur une terrasse sans savoir pourquoi ni comment et vous prétendez que vous n'avez rien fumé ? C'est vous, les toxicos ! s'insurge Clément.

Quand nous rejoignons le rez-de-chaussée, nous sommes accueillis par les ricanements des autres étudiants. Et pour cause... Mes cheveux sont trempés et, je n'en doute pas, mon maquillage a coulé. Mes Converse laissent sur le sol de longues traînées humides. Je me rends compte avec horreur que mon soutien-gorge fuchsia se devine sous mon T-shirt devenu transparent.

À quoi il joue, le destin ? Oui, je voulais revoir Hugo, mais pas dans cet état !

Le « destin » en question se trouve à quelques mètres de moi, entouré d'une cour visiblement empressée. Très droit, princier, il tient une pomme à la main. Sa tenue – chemise, veston, cravate et jean noirs – est d'une élégance déplacée.

Je cligne des yeux. On dirait un dieu grec... Son visage glabre, d'une pâleur extrême, est d'une beauté presque surnaturelle. Je devine un regard froid et dur derrière ses cheveux bruns. L'une de ses mèches, décolorée, paraît blanche.

La colère m'envahit. Mains sur les hanches, je me plante devant lui :

— Toi ! Je t'assure que tu vas me le payer !

Il croque dans la pomme sans même sourciller. Tous se taisent, retenant leur souffle, à l'exception d'un garçon roux qui se tient à sa droite :

— Sans rire... Et qu'est-ce que tu comptes lui faire ? se moque-t-il avant de terminer une barre chocolatée.

Bonne question...

— Hors de ma vue, lâche mon ennemi. Un pas de plus et je vous assure que je vous ferai pleurer.

Le ton de sa voix est calme et glacial.

— Vous m'avez entendu : disparaïssez ! Et je vous fais remarquer qu'on voit vos sous-vêtements.

Ses amis s'esclaffent.

— Sale con... dis-je en rougissant. Tu ne perds rien pour attendre !

Je tourne les talons et je rejoins Hugo, Nathan et Clément qui m'observent avec curiosité.

— Pourquoi tu... commence Hugo.

— Où sont les toilettes ? coupé-je.

Mortifiée, je me précipite dans la direction qu'il m'indique.

Dix minutes plus tard, j'achève de sécher mes cheveux à l'aide du sèche-mains.

Sourire aux lèvres, une fille aux cheveux auburn coupés au carré s'approche de moi :

— Bonne idée, d'utiliser ce truc comme sèche-cheveux. Les détecteurs d'incendie sont redoutables...

Je fronce les sourcils.

— De quoi tu parles ?

— Comme toi, j'ai déjà essayé de fumer dans les toilettes et j'ai été arrosée.

Elle désigne un des sprinklers au-dessus du lavabo. Je secoue la tête.

— Non, moi je me suis fait surprendre par la pluie. Longue histoire...

— Je ne t'ai jamais vue, tu dois être en première année. Je suis Célia, deuxième année. J'étais déléguée l'an dernier et je compte bien le redevenir ! Si tu as besoin d'aide ou si tu veux connaître tous les potins, n'hésite pas à faire appel à moi.

Il y a une pointe de fierté dans sa voix.

— Merci. Je cherche le secrétariat pour mon inscription.

— Aucun problème ! Je t'y accompagne.

Enfin une personne sympathique... pensé-je, soulagée.

Je coiffe mes cheveux, applique du mascara sur mes cils et ombre mes paupières. Dieu merci, j'ai retrouvé une apparence humaine...

— En fait, je suis en deuxième année, moi aussi, précisé-je.

— On va être ensemble, alors, sourit Célia. Bienvenue parmi nous ! Tu ne vas pas regretter d'avoir choisi Pierre-de-Fermat...

CHAPITRE 2

Célia

— Ton nom, c'est DeLucca ? s'étonne Célia.

Juchée sur un coin du bureau de la secrétaire, elle s'empare de la fiche de renseignements que la nouvelle vient de compléter avec soin.

— Oui, pourquoi ? demande Alice.

— Tu as de la famille ici, alors ?

— Tu es au courant de tout ! En effet. Je suis sa cousine.

Stupéfaite, Célia la dévisage. *Je n'arrive pas à croire que ces deux-là sont parents... pense-t-elle, perplexe. Ils ne se ressemblent pas du tout !*

Mince, jolie mais plutôt plate, la nouvelle a de grands yeux marron et des cheveux châtain très longs et raides. Contrairement à l'autre, elle semble ouverte et chaleureuse.

La sonnerie retentit. Célia se lève aussitôt :

— Suis-moi, Alice. C'est l'heure de ton premier cours en amphithéâtre !

Cette fille est la cousine de Léo DeLucca... Voilà une découverte qui vaut son pesant d'or ! pense Célia en réprimant un sourire.

CHAPITRE 3

Alice

MERCREDI

Le lendemain...

Un peu en retrait, j'écoute d'une oreille distraite le soliloque de Célia, qui a tenu à me lire mon horoscope.

— Côté professionnel : vous saurez intuitivement ce qu'il faudra faire. Côté cœur : vous pourriez vous surprendre à regarder ailleurs, mais cela ne signifie pas que vous vous laisserez tenter. Et enfin côté forme...

Le temps est gris et froid aujourd'hui encore. Je réchauffe mes mains dans mes poches. Le ticket de RER que j'ai utilisé dimanche pour venir dans ce quartier huppé de la banlieue parisienne s'y trouve toujours.

Hugo est en retard. Dommage, je me serais bien assise juste derrière lui, comme au lycée... Hier, sa présence a égayé le long et pesant discours de rentrée.

Mais il est temps de s'installer : les étudiants rejoignent déjà l'amphithéâtre. À regret, je jette un dernier coup d'œil en arrière. Le grand brun pâle, tout de noir vêtu, surgit en haut de l'escalier monumental et entre en coup de vent dans les toilettes, suivi de son acolyte aux cheveux roux. Je crispe les poings.

Soudain, j'ai une idée. *Toi, tu vas recevoir la leçon que tu mérites !*

— Célia, prête-moi ton feu, vite !

— Tu fumes, maintenant ? s'étonne mon amie qui ouvre son paquet de cigarettes et me tend son briquet.

— Je t'expliquerai après. Tu me gardes une place ?

Sans attendre sa réponse, je prends mon parapluie dans mon sac à dos et je me rue dans les toilettes. À l'intérieur, un jeune homme grand et maigre, un peu voûté, ses cheveux blonds noués en queue de cheval, se lave les mains. À côté de lui, le garçon roux boit au robinet.

— Eh, tu t'es trompée ! lâche-t-il avec dédain. Les filles, c'est à côté.

— J'avais dit à ton copain de me laisser un peu de temps...

Très calme, j'enflamme le ticket de transport périmé et je lève le bras vers le détecteur de fumée. De l'autre main, j'ouvre mon parapluie bariolé.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? s'écrie-t-il, éberlué.

— À ton avis ? rétorqué-je. Petit conseil : ne reste pas là.

— Tu es cinglée ! ... Léo, dépêche-toi ou tu vas te faire tremper !
Désolé mon vieux, moi je m'en vais !

Il attrape son voisin par le bras :

— Viens, Octave, lâche-t-il en détalant.

L'eau commence à jaillir des *sprinklers*. En quelques secondes, c'est la panique dans les toilettes. Cinq ou six étudiants sortent des box et s'enfuient en criant. L'ennemi se montre enfin, ruisselant et tremblant de fureur :

— Espèce de...

— Alors, coupé-je, tu apprécies cette petite douche rafraîchissante ?

Ses traits se crispent de colère. Il lève la main pour me gifler, mais il se ravise et disparaît en un éclair. Sourire aux lèvres, je reste sous mon parapluie à savourer ma victoire.

CHAPITRE 4

Alice

LUNDI

Cinq jours plus tard...

Même si le ciel est couvert, c'est une des rares journées sans pluie depuis la rentrée. Aussi avons-nous décidé de déjeuner tous ensemble sur la terrasse en bois devant le réfectoire. Par nous, j'entends Célia, Chloé et moi, ainsi qu'Hugo, Nathan et Clément.

Nous sommes tous en deuxième année sauf ma cousine. Ceux qui nous connaissent disent que nous sommes comme la Lune et le Soleil. Chloé est calme, réservée et agit toujours avec discernement. Elle aime tout ce qui a trait au gothique. Je suis sportive, impétueuse et je parle avec l'accent chantant du Midi dont je suis originaire. Je vis dans un univers de couleurs. Sa peau est pâle, la mienne est hâlée : j'ai passé l'été sur la plage alors qu'elle est restée enfermée dans sa chambre à lire.

— On va bientôt être répartis en trois groupes, c'est ça ? interrogé-je.

— Oui : A, B ou C, m'explique Hugo. Pour l'instant, on n'a que des cours en amphï. Le début des TD, ce sera le mois prochain. Le groupe A est réservé aux meilleurs étudiants.

— Tu veux dire aux *surdoués*, rectifie Célia. C'est un cercle très fermé : pour y entrer, 18 de moyenne minimum ! Je les déteste, ces intellos. Ils nous méprisent et font toujours bande à part. Enfin... Quand

ils daignent nous honorer de leur présence : le discours de rentrée, ils l'ont tous séché !

— Pour s'entendre rabâcher pendant une heure que c'est un privilège d'étudier les maths dans cette école privée si prestigieuse ? Ils ont eu raison ! dit Clément de sa voix traînante.

Hugo arbore un sourire mystérieux :

— Des rumeurs circulent au sujet des étudiants du groupe A : ils ne seraient pas humains.

— Ils seraient quoi, alors ? demandé-je, amusée.

— Ça, personne ne le sait ! Mais celui qui ose les regarder plus de trois secondes dans les yeux est damné pour l'éternité.

— Tu as des preuves ?

— Eh non ! Ce n'est qu'une légende.

— Quand on parle du loup... lance Célia.

Les « surdoués » traversent le parc d'un pas rapide en formation serrée. Grands et sveltes, le teint très clair, tous portent des lunettes de soleil. À leur tête, une tablette de chocolat à la main, marche le garçon roux. Je cherche le dénommé Léo, mon ennemi, mais il n'est pas parmi eux. À l'arrière du groupe, je reconnais Octave, qui était dans les toilettes le jour où j'ai déclenché les *sprinklers*. Un peu en retrait, une casquette enfoncée sur le crâne, il semble moins arrogant que les autres.

Je frissonne. Ils me mettent mal à l'aise...

— Ils sont séduisants, certes, mais ils sont un peu flippants... commente Célia.

— Alors, ton verdict, Alice ? s'enquiert Hugo. Humains ou créatures de l'enfer ?

J'examine leurs visages blêmes et je feins de prendre un ton sérieux :

— La deuxième option. Ils ressemblent à des anges, mais méfie-toi : ce sont des démons aux mains tachées de sang.

— Pas mal, comme idée ! Je prends note.

Il sort de sa poche un calepin dans lequel il griffonne quelques mots.

— « *They look like angels* »... « *You should be aware* »... « *But their hands are bloodstained* »... marmonne-t-il.

Je le regarde sans comprendre.

— Je crois bien que tu l'as inspiré, se moque Nathan. Il a toujours un carnet sur lui, pour ses textes.

Ses textes ?

Les yeux rivés sur le garçon roux, Chloé me tire par la manche :

— Et lui, tu le connais ?

— Benjamin Moreau, le fils du directeur, précise aussitôt Célia, qui ne rate pas une occasion d'étaler son savoir. Deuxième année. Mais pas la peine de te faire des idées : il ne s'intéresse pas au commun des mortels.

Mince et athlétique, il a d'épais cheveux bouclés, des yeux vert amande et un visage semé de taches de rousseur. Il est très séduisant. Chloé l'observe avec attention jusqu'à ce qu'il ait disparu. *C'est ce qu'on appelle un coup de foudre...* pensé-je, amusée.

— Ne sois pas trop déçue, ma chérie, se moque Hugo. Tu veux un câlin pour te réconforter ?

Il pose un baiser sonore sur la joue de Chloé qui le repousse en riant :

— Arrête, Hugo ! Je ne suis pas ta chérie. Tu crois qu'on est toutes amoureuses de toi ?

— *All the girls are in love with me, I'm a teenage lobotomy* !¹ chante-t-il.

— Voilà qu'il se prend pour Joey Ramone, soupire Nathan.

Hugo n'a pas changé depuis le lycée. Il est toujours très populaire. Quantité de gens gravitent sans cesse autour de lui et il a toujours une fille sur ses genoux ou dans ses bras.

— Vous étiez dans quel groupe, vous, l'année dernière ? demandé-je.

— Moi, C, dit Célia. Mais j'aurais pu être dans le B si je m'en étais donné la peine.

— Pareil, lâche Clément d'une voix endormie.

— Groupe B, répond Hugo. Nathan aussi, et c'est une pointure en informatique !

Donc, si je veux être avec Hugo, j'ai intérêt à assurer...

— Au fait, les mecs, lance Célia, j'espère que vous êtes prêts pour votre audition... Mon père dirige Terpsichora, un label indépendant, précise-t-elle à mon intention. Il a aimé la démo qu'ils lui ont envoyée.

— Tu fais toujours de la guitare, Hugo ? demandé-je.

— Plus que jamais ! J'ai monté un groupe de punk : les Ice Eighty Three : Îce-83, avec un trait d'union et un tréma sur le « I ». Tu connais tous les membres : Clément est bassiste et choriste, Nathan est batteur et parfois clavier. L'année dernière, on s'est contentés de simples reprises.

Mais je ne veux copier personne : cette année, c'est moi qui vais écrire nos chansons ! J'en ai déjà une, *Shadow*.

— Tu es à la fois guitariste, chanteur, auteur et compositeur ? sifflé-je impressionnée.

— Nous aussi, on participe ! s'insurge Clément. On l'aide à composer les parties basse et batterie. Moi, j'ajoute parfois une note de reggae à notre répertoire et Nathan un peu de pop et d'électro.

— Et le nom du groupe, vous l'avez trouvé comment ? demande Chloé.

— Comme ceux qui ont fondé le mouvement Dada, répond Hugo. « *Ice* », ça ne signifie rien du tout. J'ai ouvert un dictionnaire d'anglais au hasard et Nathan a lancé une fléchette : c'est sur ce mot qu'elle a décidé de se planter.

— C'est quoi, Dada ?

— C'est la liberté ! Des artistes qui méprisaient toutes les conventions et toutes les contraintes. Ce qu'ils voulaient, c'est détruire les valeurs existantes pour en créer de nouvelles.

— Et pourquoi « 83 » ?

— Je viens de ce département, le Var. Tout simplement.

Hugo est exalté quand il parle de sa passion, remarqué-je. « Sans la musique, la vie serait une erreur », m'a-t-il dit l'autre jour, citant Nietzsche. J'éprouve un peu de nostalgie en pensant à mes années de lycée. Hugo avait déjà monté un groupe aux tendances métal que j'aimais écouter.

— Ce n'est pas pour vous presser, mais les cours reprennent dans cinq minutes, prévient Nathan en consultant sa montre.

Nous nous levons à la hâte pour rapporter nos plateaux vides.

-
1. « Toutes les filles m'aiment, je suis un adolescent lobotomisé », paroles de la chanson *Teenage Lobotomy* des Ramones (1977).

CHAPITRE 5

Alice

MARDI

Le lendemain...

Essoufflée, j'entrouvre avec précaution un battant de la porte de l'amphithéâtre.

Zut, ça a déjà commencé ! Et M. Ventura est très strict sur les horaires... Debout sur l'estrade, le professeur est en plein monologue :

— ... c'est pourquoi le biologiste D'Ancona analyse l'influence de l'intensité de la pêche sur l'équilibre naturel du milieu marin. On va partir des statistiques qui indiquent la proportion de requins dans la mer Adriatique entre 1914 et 1923 pour étudier les différents modèles de Volterra.

Célia est assise quelques rangées de sièges plus bas. Je me glisse dans la vaste salle sans fenêtre, je me baisse et je tente de la rejoindre sans me faire repérer.

— DeLucca ! Comment osez-vous arriver en retard ? tonne le professeur de sa voix grave. Nous réglerons nos comptes à la fin du cours.

Prise en faute, je me fige.

— Ça ne se reproduira plus, je vous le promets !

Quelques rires fusent.

— Mademoiselle, ce n'est pas à vous que je m'adressais mais plutôt à cet énergumène, lui aussi en retard et coutumier du fait !

Je me retourne : le dénommé Léo, tout de noir vêtu, vient d'entrer. Il toise l'assemblée d'un air suffisant. La lumière artificielle accentue encore la pâleur de sa peau. Son regard croise le mien et se durcit. Mon estomac se noue.

— Il s'appelle DeLucca comme moi ? demandé-je en arrivant à la hauteur de Célia.

— Tu ne m'avais pas dit que vous étiez cousins ? s'étonne-t-elle.

— *Cousins* ? Mais non, c'est un malentendu...

— Je vous pardonne pour cette fois, mademoiselle, dit le professeur.

— Monsieur Ventura, lance mon ennemi, ce traitement de faveur me semble très injuste. Elle est tout autant en retard que moi !

L'enseignant hésite :

— Bien. Je vous convoque tous les deux. Que Sa Majesté daigne prendre place.

Il se tourne vers le tableau coulissant et y inscrit en lettres capitales : « I/Le problème des requins et des petits poissons ».

— Sale con, grommelé-je. Il se débrouille encore pour me causer des ennuis !

Je m'assois sur un siège recouvert de velours rouge, à côté de Célia.

— Léo DeLucca. L'ennemi public numéro un. C'est un des surdoués, bien sûr. Un conseil : ne t'approche pas de ce type, il est hyperviolent !

— On note $x(t)$ le nombre de petits poissons et $y(t)$ le nombre de requins, dicte M. Ventura.

— Je m'en fiche. Il va bientôt prendre mon poing dans la figure !

— Chuuut ! On n'entend rien ! s'indigne notre voisin de devant.

Je soupire et je copie le système d'équations proie-prédateur. Je doute que j'arrive à me concentrer après cet incident...

Quelques minutes avant la fin du cours, je commence à ranger mes affaires pour quitter l'amphithéâtre au plus vite. Je vais faire semblant d'avoir oublié que...

— Dans le cadre du modèle de Volterra, lance le professeur, peut-on affirmer que l'intérêt du prédateur est de ne pas partir en chasse ? Mademoiselle DeLucca, qui essaie de nous fausser compagnie, vrai ou faux ?

Je bredouille d'un air coupable :

— Je ne sais pas... Sans doute ?

Hugo éclate de rire. Je m'empourpre.

— Monsieur DeLucca, une idée ? demande M. Ventura.

Vexée, je me tourne vers Léo, assis au dernier rang avec Benjamin Moreau. Il est venu sans matériel.

— Pourquoi se fatiguerait-il à courir après ses proies quand celles-ci croissent de manière exponentielle ? répond Léo. Tout comme la mort, il lui suffit d'attendre patiemment son heure.

Nous échangeons un regard. Le sien est rempli de haine. Je frissonne.

— Quel est donc, selon vous, la limite du modèle de votre compatriote ? s'enquiert le professeur.

« Compatriote ? » Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ce modèle n'est pas réaliste. C'est parce qu'au départ, on a émis l'hypothèse qu'aucun facteur extérieur ne freinait la croissance des proies.

— C'est juste. Dans ce cas, quelle solution proposeriez-vous pour y remédier ?

— Introduire dans la première équation un terme correspondant à la capacité limite du milieu, c'est évident, lâche Léo avec dédain.

Ce qui est évident, c'est que toi, tu es imbu de ta personne... pensé-je, agacée. La sonnerie retentit.

— En effet. C'est ce que nous verrons la prochaine fois. Vous pouvez disposer.

— Ce type est tout de même impressionnant... murmuré-je.

— Impressionnant peut-être, mais insupportable, dit Célia avec mépris. Il se prend pour un dieu !

Tous se ruent vers la sortie. Accompagnée par Célia et Hugo, je descends à contrecœur vers le bureau de M. Ventura. Celui-ci réprimande déjà son homonyme, qui affiche un sourire supérieur.

— ... ne vous autorise pas à faire ce qui vous chante. Vous devriez même montrer l'exemple. Il y a des règles à respecter, tout de même !

L'enseignant s'aperçoit enfin de ma présence.

— Malgré la rumeur qui circule, vous n'avez aucun lien de parenté... commence-t-il.

Quelqu'un éclate de rire dans mon dos. Je me retourne : c'est Benjamin Moreau. Léo pince les lèvres :

— Comme si c'était *possible*...

Je le fusille du regard :

— Pourquoi ? Tu sous-entends que je suis stupide ?
— Je n’y avais pas pensé. Mais oui, aussi.
— Tu crois que je vais te laisser m’insulter ?
— Et que comptez-vous faire ? M’attendre dans les toilettes des hommes à nouveau ? Je vais finir par me faire des idées...

— Tais-toi, espèce de pervers, rétorqué-je.

M. Ventura fronce les sourcils.

— « *War is declared and battle comes down* », se moque Hugo.

— Qu’est-ce qu’il raconte, celui-là ? fait Benjamin qui lève les yeux au ciel.

« La guerre est déclarée et la bataille approche. » Ce sont les paroles de *London Calling*, l’hymne des Clash, le groupe de punk britannique.

Hugo a raison : c’est une déclaration de guerre.

— DeLucca, je te défie, lancé-je. À l’examen d’équations différentielles, j’aurai au moins la même note que toi. Monsieur Ventura, vous êtes témoin !

— Donc, vous ignorez qui il est... Je vous déconseille de prendre des engagements que vous seriez incapable de tenir, prévient celui-ci.

— C’est le major de la promo avec vingt de moyenne, explique Célia.

— Alors je ferai un sans-faute, moi aussi.

— En cas de victoire, qu’est-ce que tu veux comme récompense ? demande Moreau, moqueur. Un rendez-vous avec lui ?

— Quoi ? Plutôt mourir ! Si je l’emporte, il ne m’insultera plus jamais.

Célia lève les yeux au ciel.

— La modestie de tes objectifs est déconcertante... Il est riche, parie de l’argent !

— Je me fiche de son argent.

— Si tu le dis... Enfin, c’est sans importance : tu n’as aucune chance contre ce monstre. Il...

— Si c’est moi qui gagne, ou plutôt *quand* j’aurai gagné, vous ne m’adresserez plus jamais la parole, coupe Léo.

— Tu veux faire un pari avec *elle* ? lance Benjamin, perplexe. Ça ne te ressemble pas...

— Je suis sûr de l’emporter, réplique Léo.

— Je serai donc l'heureux arbitre de ce combat, conclut M. Ventura. Et, pourquoi pas ? Que le meilleur gagne !

Léo hausse les épaules et tourne les talons, Benjamin à sa suite. Mes amis évitent mon regard. Alors, personne ne croit en moi... Peu importe. Je leur prouverai de quoi je suis capable.

CHAPITRE 6

Alice

JEUDI

Une semaine plus tard...

Harassée de fatigue, je bâille et je me frotte les yeux. Mes lentilles de contact me gênent de plus en plus. En face de moi, Célia est profondément endormie, la tête posée sur son avant-bras. *Allez, ce n'est pas le moment de flancher !* pensé-je en m'étirant pour soulager mon dos douloureux.

La semaine précédant les examens, la bibliothèque reste ouverte jusqu'à minuit. J'aime réviser dans ce lieu silencieux et chargé d'histoire, riche en ouvrages mathématiques dont certains sont très anciens.

J'empile la vingtaine de livres éparpillés sur le bureau. Pour les remettre en place, je dois passer derrière Léo DeLucca qui est installé à la grande table du fond. *Qu'est-ce qu'il fait ici, tout seul, à cette heure ?* me demandé-je, intriguée.

Je prends un air détaché et je feins de l'ignorer.

— DeLucca, rentrez chez vous ! me lance-t-il quand je passe près de lui. Inutile de vous épuiser, vos efforts ne serviront à rien.

Ce type m'exaspère...

— DeLucca, si tu te taisais ? rétorqué-je. Tu ne m'impressionnes pas.

Il semble se crisper.

— Vous n’êtes rien. Comment vous permettez-vous de me parler ainsi ?

— Tu te crois supérieur ? Je suis peut-être insignifiante, mais toi, tu n’es qu’une ombre que personne n’ose regarder en face.

— Pardon ?

Surprise par le ton de sa voix, je recule d’un pas. Je heurte une chaise et je trébuche. La lourde pile de livres s’effondre sur Léo qui se lève d’un bond. Son visage blême a une expression meurtrière.

— Désolée, je n’ai pas fait exprès !

Au-dessus de nos tête, le plafonnier grésille et s’éteint. Léo me bouscule et se dirige vers la sortie.

— Espèce de malade ! m’écrié-je.

Furieuse, je ramasse un gros ouvrage d’analyse numérique et je le lance sur lui de toutes mes forces. Il l’attrape d’une main et me le renvoie à la figure.

— Aïe ! lâché-je quand le livre me heurte.

En quête d’un nouveau projectile, je me baisse pour...

— Stop !

Essoufflée, je suspends mon geste : l’imposante bibliothécaire se précipite vers nous, le visage révolté de colère. Pas vraiment gâtée par la nature, elle a la carrure d’un rugbyman. Sans me prêter la moindre attention, elle se campe devant Léo, les poings sur les hanches. La bagarre a attiré quelques étudiants, qui observent la scène à une distance raisonnable. Réveillée par le bruit, Célia nous regarde tour à tour avec des yeux écarquillés.

— Qu’est-ce qui vous prend d’attaquer quelqu’un sans motif ? Une fille, en plus ! Sortez. Et vous êtes convoqué demain matin 8 heures dans le bureau du directeur !

— T’es foutu ! conclut Célia.

Sans un mot, les traits inexpressifs, Léo fend le petit groupe de spectateurs qui s’écartent avec déférence. Ses épaules paraissent un peu voûtées.

— Mais... commencé-je, interloquée.

Tous se dispersent en chuchotant. Un peu étourdie, j’entreprends de ramasser les ouvrages qui gisent en désordre sur le vieux parquet en chêne. Le devoir d’algèbre de mon adversaire est resté sur le bureau.

- Quelle belle écriture ! remarqué-je. On dirait un grimoire...
- Cette fois, c'est sûr : il va se faire virer ! murmure Célia avec un sourire en coin.
- Virer ?
- Non, rien. Viens, on rentre ! Je suppose qu'après ta confrontation avec ce démon, tu n'es plus d'humeur à réviser...

CHAPITRE 7

Alice

VENDREDI

Le lendemain...

Après une nuit agitée, je me réveille tôt, épuisée et préoccupée. Je décide de sauter le petit-déjeuner. Je me prépare à la hâte et je vais tambouriner à la porte voisine. Chloé paraît surprise de me voir :

— Tu es bien matinale, aujourd’hui... s’étonne-t-elle. Un problème ?

— Peut-être... Tu pourrais m’emmener en voiture ?

Elle acquiesce sans poser davantage de questions. J’ai laissé ma vieille guimbarde cabossée à Toulon et je me déplace à pied quand je ne suis pas avec ma cousine.

Celle-ci gare sa Mini Cooper noire au bout du parking de l’école, que j’ai coutume d’appeler « le Salon de l’Auto ». En effet, la plupart des étudiants possèdent des véhicules de luxe.

— On est en avance... lance-t-elle sans me regarder en face. On ne pourrait pas rester ici encore cinq minutes ?

— Pas de problème. Dis-moi, ça n’aurait pas un rapport avec un certain garçon roux qui arrive toujours vers huit heures moins vingt ?

Elle sourit, mais elle ne répond pas.

Nous nous installons sur la pelouse, le dos appuyé contre un tronc d’arbre. Le parking commence à se remplir. Je cherche la belle moto noire d’Hugo, en vain. Je ne vois pas non plus la Lamborghini Gallardo blanche

de Léo DeLucca, mais il arrive le plus souvent en retard et il repart avant tout le monde.

Soucieuse, je me repasse l'incident d'hier à la bibliothèque. Les paroles de Célia résonnent dans ma tête : « Cette fois, il va se faire virer »... Je frotte machinalement ma joue encore douloureuse. J'ai tenté de dissimuler sous une épaisse couche de fond de teint la marque rouge sur ma pommette, souvenir de la bagarre de la veille.

— Quelqu'un t'a frappé ? s'inquiète Chloé.

— Non, j'ai reçu un livre dans la figure...

— Quoi ?

Je soupire et je me décide à lui raconter toute l'histoire.

— Si c'est vrai qu'il risque l'exclusion, tu devrais essayer de faire quelque chose... dit-elle une fois que j'ai terminé.

— Je suis bien d'accord avec toi, mais quoi ?

Soudain, j'aperçois Benjamin Moreau traverser le parking et se diriger vers l'école. Je me lève aussitôt.

— Où tu vas ? Attends ! appelle Chloé.

Je m'élance vers le jeune homme :

— Moreau ! Je peux te parler une minute ?

— Pourquoi ? rétorque-t-il, sur la défensive.

— Qu'est-ce qui va arriver à DeLucca ? C'est vrai qu'il va être renvoyé ?

— En quoi ça te regarde ?

— Il y a malentendu. La bibliothécaire pense qu'il s'en est pris à moi sans raison, mais ce n'est pas ce qui s'est passé... Je l'ai presque assommé avec une pile de livres et ça l'a mis hors de lui.

Benjamin se radoucit un peu :

— Mon père l'avait prévenu qu'il ne devait plus frapper personne.

— Peut-être, mais c'est injuste ! Je dois dire au directeur que je suis responsable moi aussi. Et puis, il ne m'a pas frappée.

— Je croyais que tu détestais Léo...

— Le mot est faible.

— Tu n'avais pas l'intention de te venger ?

— Je l'ai déjà fait, je te signale...

— Mon père ne se laissera jamais convaincre, soupire-t-il.

Je désigne le bâtiment qui se dresse derrière nous. Ma décision est prise.

— Fais comme tu veux, moi je vais lui parler, dis-je d'un ton résolu.

Benjamin hésite un instant.

— Je t'accompagne, dit-il enfin. Viens !

Quelques minutes plus tard, il frappe à la porte du bureau de son père. Il entre sans attendre la réponse, moi sur ses talons.

— Benjamin, repasse plus tard, s'il te plaît, lance le directeur, un peu agacé. Je suis occupé...

Il désigne Léo qui se tient debout devant son bureau, bras croisé, le visage fermé.

Pour la première fois, ses cheveux ne le dissimulent pas. Il a de longs cils et de magnifiques yeux jaunes aux reflets noisette. Ses sourcils sont noirs, fins et parfaitement dessinés.

— Justement, nous sommes là à propos d'hier soir, assuré-je.

— Pour m'accabler davantage ? lâche Léo avec dédain.

Ce type est insupportable...

— Pour te sauver la mise, idiot ! répliqué-je.

Un éclair de surprise passe dans son regard. Pendant un instant, il paraît... vulnérable.

— Je vous écoute, dit le directeur.

Je m'avance vers lui et je jette un coup d'œil à Léo qui fixe à présent le bout de ses chaussures en cuir étincelantes. Son visage n'exprime plus aucune émotion.

— Voilà, vous savez tout, dis-je à M. Moreau une fois que j'ai fini de lui présenter ma version des faits.

— J'avoue que j'ai beaucoup de peine à vous croire, répond-il en se caressant le menton.

Je ne l'ai vu qu'une fois, à l'occasion de sa très brève intervention lors du discours de rentrée. Au dire de Célia, il n'apparaît presque jamais devant les étudiants. Malgré un air de famille, son physique est à première vue très différent de celui de son fils. Les cheveux châtain, les yeux gris, le teint clair, il semble étonnamment jeune.

— Qui me dit que ce n'est pas lui qui vous a forcée à me raconter cette version de l'histoire ? reprend-il.

— *Forcée ?* Vous ne croyez pas que *moi*, j'ai peur de lui ? m'écrié-je, outrée.

Benjamin, qui s'est placé stratégiquement entre Léo et moi devant le bureau en chêne massif, retient un éclat de rire.

— Je vous le répète : on s'est juste un peu disputés, continué-je. C'est autant de ma faute que de la sienne. Pour commencer, c'est moi qui l'ai assommé...

M. Moreau esquisse un sourire désabusé :

— Permettez-moi d'en douter, mademoiselle. Je ne vous imagine pas vous « disputer » avec cet énergumène. Qui plus est, il possède... comment dire... une certaine « force de persuasion » dont il sait très bien user et abuser.

Benjamin se racle la gorge :

— Papa, inutile de t'étendre sur le sujet...

— Je suis au courant, répliqué-je. Mais ça ne marche pas sur moi, je suis immunisée.

— Hein ? s'écrient en chœur les deux garçons.

— Si les filles de cette école sont assez stupides pour succomber à son charme et se plier à ses quatre volontés, moi je ne suis pas intéressée.

— Aucun rapport ! s'esclaffe Benjamin.

Léo commence à perdre patience :

— DeLucca, vos propos me fatiguent... M. Moreau ne changera pas d'avis. Taisez-vous et sortez !

C'est la meilleure...

— J'essaie de sauver ta peau depuis tout à l'heure et c'est tout ce que tu trouves à me dire ? m'indigné-je. Je pense que ce serait plutôt à toi de te taire...

Médusé, il ne répond pas.

— En voilà une surprise ! lance le directeur. Tout compte fait, il se pourrait que je vous croie. Expliquez-moi : pourquoi tenez-vous tant à le disculper ?

— C'est vrai qu'on ne s'aime pas beaucoup, mais ce n'est pas une raison pour qu'il ait des ennuis à cause de moi. Et je n'ai aucune envie que mon rival soit renvoyé.

Benjamin lève les yeux au ciel :

— Encore ce pari stupide !

Son père émet un claquement de langue désapprobateur :

— Mon fils, tu ferais bien de prendre cette demoiselle un peu plus au sérieux. Elle est l'une des seules à devoir son admission à ses résultats scolaires.

— Vraiment ?

Je confirme d'un hochement de tête.

— Sans la bourse que j'ai obtenue, ma mère n'aurait jamais pu payer les frais d'inscription... Cent mille euros l'année, il faut être riche comme Crésus pour intégrer cette école !

Le directeur réfléchit un instant :

— Très bien. Vous ne serez pas sanctionné, monsieur DeLucca. Mais c'est la dernière fois. Ma patience a des limites. Autre chose : l'option « cours à la carte » n'existe pas. Je vous demande d'être assidu et ponctuel à partir d'aujourd'hui. Sur ce, que tout le monde retourne en classe séance tenante !

Un coup d'œil à l'écran de mon portable m'apprend que les cours ont commencé depuis quelques minutes. *Ventura va encore être furieux...* pensé-je en m'élançant hors du bureau du directeur après l'avoir salué.

CHAPITRE 8

Léa

Sans un regard en arrière, Alice DeLucca sort du bureau et ferme la porte derrière elle. *Qu'est-ce qui vient de se passer ?* pensé-je, stupéfait. Je me tourne vers Benjamin et je l'interroge du regard.

Perplexe, il passe sa main dans ses boucles rousses :

— Vous avez vu ? Léo n'a aucun ascendant sur elle ! C'est possible, ça ?

— En théorie, oui, répond son père.

— Ça ne m'était jamais arrivé, en tout cas... maugréé-je.

Et c'est très frustrant.

— Respire, ce n'est pas grave ! s'esclaffe mon meilleur ami. Tu devrais même être content : quelqu'un t'a aidé de sa propre volonté. Ou alors, tu as perdu tes pouvoirs...

Ce serait une catastrophe ! Si je...

Stop, Léo. Tu n'as rien perdu du tout. Cet idiot de Benjamin se fiche de toi.

Et je vais lui rendre la monnaie de sa pièce... Sourire aux lèvres, je me tourne vers lui :

— Dans ce cas, mon cher Benjamin, voyons si je suis toujours capable de te dicter ta conduite.

— Attends, Léo, je...

— Aujourd'hui, coupé-je, tu iras déjeuner avec cette fille et ses petits camarades. Je suis sûr que ça va te plaire...

— Non, tout mais pas ça ! se lamente Benjamin.

Satisfait, j'adresse un signe de tête à son père hilare et je quitte le bureau à mon tour.

Les paroles de Benjamin résonnent dans ma tête : « Quelqu'un t'a aidé de sa propre volonté. »

Pourquoi cette fille a-t-elle pris cette peine ? pensé-je, troublé.

CHAPITRE 9

Alice

— Je peux savoir pourquoi un surdoué s'incruste avec nous ? chuchote Célia à mon oreille, les yeux rivés sur Benjamin Moreau assis en face de nous.

— Ça, je me le demande...

Est-ce que c'est lié aux événements de ce matin dans le bureau de son père ? Il pointe sa fourchette dans la direction de mon amie :

— Je t'ai entendue, tu sais... C'est parce que Léo m'a lâché aujourd'hui.

— Sa Majesté a daigné t'accorder un jour de congé ? réplique-t-elle. Il suit DeLucca comme son ombre, ajoute-t-elle à mon intention. Pathétique !

— Cesse de jacasser, vieille pie ! Il devait voir Diane.

— Diane ? m'étonné-je.

— Sa fiancée, m'explique Célia. Elle est dans notre promo, mais comme elle est mannequin, elle n'est pas très assidue.

— Incroyable ! me moqué-je. Il existe une personne sur cette terre qui arrive à supporter ce type ? Elle n'est pas humaine, cette fille...

— Ça, c'est sûr ! dit Benjamin.

— Tu as dû entendre parler d'elle. Diane Rousseau, ça te dit quelque chose ? me demande Célia.

— Non...